

La diaspora est-elle (vaiment) un creuset de créativité ?

Jean-Baptiste Meyer, chercheur au CEPED

Centre Population et Développement, IRD et Université de Paris

Hommes et Migrations, n°1332, *Diasporas africaines en France : créativité, transmissions et omissions*,

Janvier-Mars 2021

Si la diaspora est souvent considérée comme un vivier potentiel de talents, il convient de fonder cette appréciation sur l'analyse du lien entre mobilité et créativité. Des éléments issus de la recherche fournissent des explications donnant un crédit avéré à cette vision positive. Cette dernière repose à la fois sur la capacité d'action du migrant, sa situation marginale entre plusieurs territoires et systèmes de représentation, et son insertion dans une mobilité diasporique propice à la création.

« Je suis issue d'un curieux mélange de rigueur alsacienne héritée de ma mère et d'aptitude à agir sur le réel... pour le transformer en rêve poétique, héritage de mon père (nord-africain)... Dès ma naissance, la dualité a semblé être un sceau qui marquerait toute mon existence », confie Betoule Fekkar-Lambiotte dans *La double présence*ⁱ.

Elle n'est guère la seule : nombre de citoyens français, binationaux ou non, revendiquent une origine étrangère et leur appartenance à deux sociétés, avec fierté. De jeunes intellectuels africains, eux-mêmes expatriés, révèlent en effet la mise en récit positive que produisent leurs homologues chercheurs, ingénieurs, entrepreneurs, artistes plasticiens, musiciens, écrivains, et autres, sur leur trajectoire socio-professionnelle marquée par des références culturelles issues de deux foyers distinctsⁱⁱ. Si ces individus perçoivent souvent leur double identification comme constructives dans leurs itinéraires – non sans nuances et souffrances –, les collectivités qui leur sont associées, dans les pays d'accueil et d'origine, couvent en eux de plus en plus ouvertement des capacités inédites liées à leur position d'intermédiaire.

Les ressortissants des diasporas africaines apparaissent ainsi comme des agents de transferts scientifiques et techniques ou de développements économiques – particulièrement entrepreneuriaux – naturellement dotés de compétences d'ambassadeurs, de traducteurs, de passeurs, dont la mondialisation serait friandeⁱⁱⁱ. Bref, que ce soit par leur localisation stratégique dans le paysage social ou par des facultés exceptionnelles façonnées à travers leur imprégnation multiculturelle, ils constitueraient des ressources créatives originales. Ces deux visions, quelque peu structuraliste pour la première et essentialiste pour la seconde, sont-elles

conceptuellement crédibles et empiriquement validées par des faits ? En somme, a-t-on raison de fonder des espoirs dans ces aptitudes conférées à la diaspora ?

L'avènement du migrant comme acteur multi-situé

Sur le plan conceptuel, tout d'abord, la diaspora jouit d'un engouement certain mais récent même si le terme est ancien^{iv}. Il est volontiers associé aux notions d'hybridité, de métissage, de créolisation, de syncrétisme, de circulation voire de liquéfaction, magnifiées par des auteurs souvent qualifiés de défenseurs d'une approche postmoderniste. Or, cette dernière fait l'objet de critiques pour son caractère impressionniste et figuratif. Les connotations positives de la diaspora aujourd'hui ne sont point exemptes des controverses qui animent ce champ de réflexions. La belle image dont elle jouit tient, il est vrai, à des représentations avantageuses : celles de spores distribuées par des flux porteurs, venant inséminer des terrains éloignés, en un exercice naturel et vital de fertilisation croisée ou de pollinisation écosystémique... La désagrégation sémantique du concept avoisine ainsi des métaphores biologiques bucoliques qui émaillent les discours à la mode sur l'innovation et l'entrepreneuriat. De fait, il n'y a là guère plus de consistance que dans les visions fantasmées d'une homogénéité culturelle à préserver pour conserver la pureté ethnique, seule garante de l'identité sociale...

C'est précisément parce que les deux approches affichent des représentations contradictoires – et intrinsèquement superficielles – qu'elles sont objets de spéculations infinies et d'inépuisables conflits. Les uns défendent le ressourcement à l'authenticité ancestrale et les autres les promesses d'une diversité biopolitique et sociale. Il faut dépasser ce niveau discursif afin de plonger au cœur de la valeur diasporique ajoutée, d'apprécier les conditions épistémiques de son apparition et d'en prendre éventuellement la mesure.

Tout d'abord, les particularités de la condition diasporique contemporaine prennent sens dans un contexte où les identités sont reconsidérées. La dernière décennie du XX^e siècle accouchent de travaux anthropologiques qui décrivent et analysent l'entremêlement des sociétés, notamment pour l'Afrique et l'Europe, et théorisent le rôle crucial et nouveau de la personne du migrant dans ces dynamiques transnationales^v. Cet avènement du migrant-acteur intervient aussi à un moment où sa conception, comme être humain et social, perd de son homogénéité. Ce dernier est perçu comme une entité composite, plurielle, parfois comme un réseau, dans ses liens avec autrui^{vi}. Cette entité-personne agrège, combine et utilise des compétences en fonction de son histoire et de ses relations. Elle ne s'identifie pas nécessairement à une communauté mais à plusieurs, situées sur différents plans rendus compatibles (professionnels, géographiques, politiques, affectifs, etc.).

Appliquée à l'humain en migration, cette pluralité constitutive de l'acteur social livre des clés d'interprétation éclairantes. Elle permet, par exemple, au villageois expatrié de jongler avec des références totalement exogènes à chacune des deux sociétés avec lesquelles il interagit. Il ou elle accommode, traduit, transmute des contenus pour pouvoir les faire circuler entre ses deux espaces de vie sociale. Cette agentivité (de l'anglais *agency*) – comme capacité à agir sur l'environnement et à le transformer – est indissociable de son caractère multi-situé (*multisitedness*). Pour s'actualiser, se réaliser, cette intelligence sociale produit des institutions, telles que les associations (*hometown*), par exemple^{vii}. C'est à travers elles que des significations traditionnelles locales peuvent ainsi notamment être élaborées, réinventées, pour des transferts internationaux.

Dépasser l'approche pathologique de l'immigré

La psychologie cognitive ne s'est guère encore saisie de cet objet d'étude en tant que tel. Mais sa partie clinique travaille de fait sur les questions des transformations du psychisme, liées à la migration ou aux mobilités. Des praticiens des communautés expatriées, notamment, prennent en charge des patients issus de celles-ci, pour des soins en lien avec leur situation particulière^{viii}. C'est alors plus souvent la dimension pathologique qui ressort. Elle ramène à une vision traumatique de la situation de la personne migrante avec ses troubles identitaires, caractérisés dans la « double absence^{ix} ». Ce *pathos* de l'immigré – approche également partagée par des travaux psychanalytiques – n'est pourtant pas une fatalité insurmontable. Le trauma peut-être intégré et géré, par les individus ainsi que par leurs communautés elles-mêmes et il s'exprime ou évolue selon des conditions sociales extrêmement variables^x.

Les tensions que génèrent ces transformations de l'être et les adaptations requises par une situation bi-culturelle apparaissent même comme l'occasion d'un déploiement de facultés extraordinaires. Le secteur de l'entreprise a fait l'objet de constats convergents sur cette réussite des marginaux. Ainsi, selon Norbert Alter, l'expérience montre que les patrons issus de groupes sociaux défavorisés (issus de la migration, en situation de handicap, minorité particulière) puisent les forces de leur réalisation professionnelle au cœur de leurs racines et non contre elles^{xi}. Plus encore, c'est dans le sentiment de discrimination dont ils font l'objet que se forment leur volonté et leur capacité à inverser la position de dominance. Les sciences de gestion et des organisations font un constat similaire positif : le brassage des individus peut certes secouer les vies et les personnes mais s'avérer productif pour eux et les collectifs auxquels ils appartiennent ou participent^{xii}.

Il y a dans ces confirmations empiriques de plus en plus fréquentes le prolongement d'une explication conceptuelle qui a émergé dès les années 1970. Celle-ci peut être condensé dans la figure du « marginal sécant », positionné à la jointure de deux systèmes, vecteur de leur association et bénéficiaire des retombées de celle-ci. La théorie des réseaux a par la suite modélisé ces configurations et montré comment certaines positions périphériques optimisent les ressources – notamment cognitives – venues d'ensembles différents, en les interconnectant^{xiii}. Ce que rajoute les travaux récents à cette mécanique des associations, c'est l'épaisseur de cet acteur migrant, intermédiaire de ces mondes relativement séparés. Non seulement son histoire personnelle accumule des expériences et des liens mais, de surcroît, les ressentis et le vécu qui l'imprègnent déterminent sa motivation, son opiniâtreté et sa persévérance. L'esprit de revanche apparaît ainsi fréquemment comme un *stimulus* dans les récits de créateurs d'entreprise immigrés de deuxième génération, en particulier d'origine algérienne^{xiv}. C'est un moteur de l'action qui s'alimente volontiers d'une discrimination initiale.

Le potentiel créateur de la mobilité diasporique

Dans la littérature socio-anthropologique, la position marginale a fait l'objet d'études qui démontrent son lien avec la création artistique ou l'innovation sociale. L'étranger de Georg Simmel, à la position précaire près de la porte, est aussi lié à la figure du pont par lequel transitent les nouveautés introduites dans la cité. Parmi les trois catégories des *outsiders* d'Howard Becker, les musiciens de danse développent sciemment la culture d'un groupe déviant, avec un statut d'extériorité, afin de conserver intacte leur capacité de création qui se dissoudrait sinon dans la société. Mais ils ne rejettent pas le succès et la reconnaissance qui en proviennent, tout comme dans la socio-histoire que fait Nathalie Heinich de l'élite artiste^{xv}. Il y a là une ambivalence voulue, cultivée, une volonté de rester à la lisière de la société pour ne pas être tributaire de ses normes tout en recevant ses gratifications. Liberté de création et reconnaissance sociale sont les deux termes parfois contradictoires et pourtant associés de ces postures dans les marges.

Certes, l'analogie entre une marginalité choisie et celle issue de la migration mérite bien des nuances. Mais le voyage permet de faire le lien entre les deux^{xvi}. La décision de voyager est une quête d'ailleurs pour l'acquisition de valeur, fut-elle immatérielle. Les déplacements pour études ont ainsi fait l'objet d'examens détaillés, récemment^{xvii}. La vertu pédagogique attendue est celle d'un décentrement de la personne, par sa confrontation à l'altérité, son exposition à l'inconnu, son adaptation requise à des contextes nouveaux. En l'occurrence, c'est bien de faire l'expérience d'une position minoritaire qu'il s'agit, en vue de produire une réaction

d'apprentissage féconde. L'interaction atypique est source de connaissances nouvelles, éventuellement transformées en compétences durables. Métabolisées par l'individu elles sont susceptibles d'être rendues – traduites – à la société en d'autres temps et d'autres lieux.

Par-là s'explique aussi une fréquence des profils nomades dans les professions créatives^{xviii}. Ce n'est pas une volatilité absolue, en apesanteur ou dans le butinage permanent, mais bien plutôt une (des) immersion(s), éventuellement renouvelées, dans une mobilité partagée. Ce sont elles qui permettent des échanges sur le fond et des investissements de contenus significatifs. On sait combien les carrières d'artistes célèbres sont marquées par ces déplacements de lieux et d'institutions. L'impact sur leur travail apparaît au cas par cas à l'observation de leurs œuvres. Pourtant cette appréciation qualitative ne permet pas de généraliser ce constat ni de mesurer en quoi la mobilité a participé au développement de leur activité créative.

En revanche, cette montée en généralité et la mesure de l'impact de la mobilité diasporique sur le statut créatif ont pu faire l'objet d'approximations rigoureuses dans le champ scientifique. Ainsi, la diaspora sud-africaine, riche de plusieurs milliers de sujets hautement qualifiés, a été investiguée lors d'une enquête précise. Celle-ci permet de comparer les cohortes de ressortissants dans la diaspora avec celles de leurs homologues par classes d'âge et issus des mêmes institutions de formation initiale mais restés en Afrique du Sud. Le critère distinctif retenu a été celui de l'obtention du plus haut diplôme universitaire, le doctorat. Celui-ci indique non seulement un niveau d'excellence académique mais aussi une performance créative, puisqu'il s'agit de l'accomplissement d'un projet individuel de recherche et d'une contribution originale à la science.

Les résultats de cette comparaison systématique, sur deux mille personnes recensées dans la diaspora sont édifiants : cette dernière compte deux fois plus de titulaires de doctorat que la population correspondante restée au pays d'origine. La théorie de la sélectivité migratoire dans l'exode des compétences – les meilleurs sont attirés par les pays riches – semble *a priori* se vérifier... Mais il n'en est rien, car un examen approfondi démontre un phénomène beaucoup plus subtil. En effet, lorsque l'âge de départ du pays d'origine est pris en compte dans l'analyse de la trajectoire des expatriés, le constat est celui d'une équivalence totale de diplôme et de niveau avec leurs homologues sédentaires au même moment. C'est, par conséquent, après leur départ et dans les pays d'accueil que se fait la différence. Autrement dit, la bonification de leur talent s'effectue à l'extérieur et non avant le départ. Elle est le résultat final du processus de mobilité et non celui d'un filtre sélectif posé sur le flux de départ... Et elle consacre l'efficacité de l'insertion en diaspora^{xix}.

Cette constatation statistique est confirmée par des entretiens individuels avec des chercheurs proéminents, dans la diaspora. En déroulant leur histoire de vie, on apprend qu'ils ne sont pas nécessairement les meilleurs au début de leurs études, dans le pays d'origine. Ce n'est donc pas à eux que sont proposées les positions les plus avantageuses à l'issue des premiers cycles. Leur propension à se tourner vers d'autres options, à l'extérieur notamment, et à poursuivre plus avant, s'en trouve accrue. Là, confrontés à une adversité insoupçonnée mais aussi à des opportunités inédites, ils vont déployer une énergie considérable et atteindre des résultats exceptionnels. En raison de tous les efforts consentis et du fait des positions acquises de haute lutte, ils décideront souvent de s'installer durablement, conformant ainsi une authentique diaspora intellectuelle.

Analyser les diasporas au niveau micro-social

Le cas de figure est d'ailleurs bien connu des études historiques, et fort bien analysé par la sociologie classique. Il correspond, en effet, à celui du « cadet de Gascogne », le cas d'Artagnan. Privé d'héritage par le droit d'aînesse et dans un souci de préserver l'unité du patrimoine familial, il s'en va construire un autre destin en terres étrangères, en l'occurrence à Paris^{xx}. Les historiens trouvent même des traces de réussite notable de certains de ces cadets plus tard jusqu'aux Amériques^{xxi}. Paradoxalement, ce ne sont donc pas les héritiers, ou les mieux dotés initialement, qui vont aller le plus loin tant géographiquement que socialement. Ironiquement, la migration rompt à l'occasion avec la logique de reproduction dont elle est issue, et ouvre de nouvelles voies, personnelles et familiales.

L'entourage proche s'avère de fait essentiel dans la réalisation de l'excellence, qui dépasse l'individu. La sociologie de l'immigration américaine fait ressortir clairement ce qu'il en est de la réussite scolaire des deuxièmes générations, par communautés, aux États-Unis^{xxii}. Les enquêtes révèlent que les enfants de migrants asiatiques ont des résultats supérieurs aux jeunes d'origine américaine, dont les scores sont eux-mêmes meilleurs que ceux d'ascendance latino-américaine. L'analyse – transposable au cas euro-africain – souligne des effets contextuels de proximité plutôt que des différences culturelles massives. Le profil social familial et notamment l'attention et le suivi éducatif au sein du foyer seraient des facteurs explicatifs déterminants de ces différences par communautés. Norbert Alter fait un constat similaire concernant l'entourage familial des patrons issus des minorités et de son influence sur leurs succès^{xxiii}. *In fine*, les pratiques opérantes au niveau micro-social apparaissent cruciales pour que se réalise le potentiel de la diaspora.

Ainsi, notre question initiale trouve, après analyse, une réponse définitivement positive : la configuration diasporique est bel et bien propice à la créativité. Les explications théoriques et les constats empiriques s'associent pour le démontrer. Mais – prudence oblige – ils révèlent aussi qu'il n'y a guère de détermination macroscopique : au-delà du lien entre pays et diasporas, il faut que ces relations s'incarnent dans des acteurs aux entourages participatifs, pour qu'elles soient fécondes et prospèrent. Ce n'est pas un enseignement anodin, pour la conception de politiques publiques... souvent pensées à grande échelle.

ⁱ Betoule Fekkar-Lambiotte, *La double présence*, Alger, Paris, Casbah Editions/éd. du Seuil, 2007. p 44

ⁱⁱ Aziz Nafa, « Chercheurs et entrepreneurs algériens à l'étranger », in *Young African Scientists in Europe (YASE)*, Toulouse, avril 2019. Url : <https://www.youtube.com/watch?v=6OK8yg23i-U> ; Chaher Mohamed Saïd Omar, « L'identité plurielle/interculturelle comme ancre de carrière artistique », thèse de doctorat (en cours). Url : <https://www.ceped.org/fr/formation/theses-en-cours/article/l-identite-plurielle-comme-ancre>.

ⁱⁱⁱ Voir Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), « Chercheurs en mouvement : réclamation du soutien de l'enseignement supérieur en Afrique à la Diaspora Africaine », numéro spécial de la *Revue de l'Enseignement supérieur en Afrique*, vol. 16, n°1-2, 2018. Url : <https://codesria.org/IMG/pdf/-244.pdf> ; et le Forum des diasporas africaines, vaste réunion d'affaires annuelle pour le monde socio-économique franco-africain, 2020 [en ligne]. Url : <https://forumdesdiasporas.com>.

^{iv} Stéphane Dufoux, *La dispersion ; une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, éd. Amsterdam, 2011.

^v Entre autres : Jean-Loup Amselle, *Logiques métisses ; anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot, 1990 ; Nina Glick-Schiller, Linda Basch, Cristina Szanton Blanc, « From immigrant to transmigrant : Theorizing transnational migration », in *Anthropological Quarterly*, vol.68, n° 1, 1995, pp. 48-63.

^{vi} Bernard Lahire, *L'homme pluriel ; les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998 ; sur la théorie de l'acteur-réseau et la construction d'un grand partage entre la société moderne et les autres : Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

^{vii} Thomas Lacroix, « Conceptualizing transnational engagements : a structure and agency perspective on (hometown) transnationalism », in *International Migration Review*, vol. 48, n° 3, 2014, pp. 643-679 ; « The multi-sited condition of transnational actors and its implication for identity and action », in *Migration and Cognitive Change*, University of Pennsylvania, Philadelphia, 30-31 mai 2017.

^{viii} Sur le cas des Chinois et des latino-américains à Paris, voir respectivement : Simeng Wang, *Illusions et souffrances ; les migrants chinois à Paris*, Paris, éd. Rue d'Ulm, 2017 ; Jean-Baptiste Meyer, *La diaspora. Hacia la nueva frontera*, Montevideo, IRD-Universidad de la Republica, 2015.

^{ix} Abdelmalek Sayad, *La double absence ; des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, éd. du Seuil, 1999.

^x Simeng Wang, « The cognitive impact of mobility on migrants and receiving societies : Sociogenesis of mental suffering of Chinese in Paris and their mental health care use », in *Migration and Cognitive Change*, University of Pennsylvania, Philadelphia, 30-31 mai 2017.

^{xi} Norbert Alter, *La force de la différence ; itinéraires de patrons atypiques*, Paris, PUF, 2012.

^{xii} Michel Sauquet, Martin Vielajus, *L'intelligence interculturelle. 15 thèmes à explorer pour travailler au contact d'autres cultures*, Paris, éd. Charles Leopold Mayer, 2014.

^{xiii} Michel Crozier, Erhard Friedberg, *L'acteur et le système*, Paris, éd. du Seuil, 1992 ; Ronald Burt, « Structural holes and good ideas », in *American Journal of Sociology*, n° 110, 2004, pp. 349-399.

^{xiv} Aziz Nafa, *op. cit.*, note 2.

^{xv} Georg Simmel, *L'étranger*, Paris, Payot, 2019 ; Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 ; Nathalie Heinich, *L'élite artiste ; excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, 2005.

^{xvi} Loïc Brémaud, Hervé Breton, Sébastien Pesce, *Voyage et formation de soi. Vivre l'épreuve de l'ailleurs, entre initiations et mobilités*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2020.

^{xvii} Vincenzo Cicchelli, « Les voyages forment la jeunesse » : au-delà du lieu commun », in *Après-demain*, vol. 4, n° 24, 2012, pp. 21-23.

^{xviii} Jean-Baptiste Meyer, David Kaplan, Jorge Charum, « Scientific nomadism and the new geopolitics of knowledge », in *Revue Internationale des sciences sociales*, vol 53, n° 168, 2001, pp 309-321.

^{xix} Jean-Baptiste Meyer, « Déplacement et fertilisation : les chercheurs mobiles sont-ils meilleurs ? », in *Voyage et formation de soi ; les mobilités académiques et scientifiques*, Université de Rennes, 16 juin 2017.

^{xx} Pierre Bourdieu, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, éd. du Seuil, 2002.

^{xxi} Pierre Force, « Stratégies matrimoniales et émigration vers l'Amérique au XVIII^e siècle », in *Annales. Histoire et sciences sociales*, vol 68, n° 1, 2013, pp. 77-107.

^{xxii} Alejandro Portes, Lingxin Hao, « The schooling of children of immigrants : Contextual effects on the educational attainment of the second generation », in *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States*, vol. 101, n° 33, 2004, pp. 11901-11927.

^{xxiii} Norbert Alter, *op. cit.*, note 11.